

Police de la Pensée

Je m'appelle John Wilder. Je suis écrivain de romans policiers, avec dix-sept ouvrages publiés à mon actif : un par an, mis à la vente dans le mois précédent Noël. Un moyen infaillible de ratisser le plus large possible et de rapporter un maximum de fric. Une véritable mine d'or. D'autant qu'attention, ma plume est appréciée non pas du public seulement, mais aussi et surtout des critiques et festivals ! Les festivals et autres grands prix sont un vecteur absolument fabuleux pour la renommée et le standing international d'un auteur. Et je peux dire avoir été ravi et comblé de par le passé en gagnant à deux reprises le prestigieux Prix Cunnigham du festival du roman policier d'Atlanta-City, ainsi que le très prisé Prix Holmes de la fondation Holmes&Holmes, pour le dernier roman que j'aie pondu à ce jour. J'ai mis les prix au dessus de la cheminée, dans le salon.

C'aurait pu être une journée ordinaire, semblable à tant d'autres, sous le soleil implacable qui illuminait le ciel. Cet après-midi là, je m'étais réfugié sous la véranda de ma propriété de Western Hills, une magnifique bicoque qui offrait une vue imprenable sur l'océan, entourée d'un parc d'une beauté épatante. J'étais donc là, à côté de la piscine couverte, avec un cocktail sur la table, à remplir avec un stylo plume fort élégant les pages blanches de mon prochain manuscrit. J'étais vraiment pénétré, en bermuda, avec des lunettes de soleil sur le nez et un chapeau de paille absolument miteux mais que je tenais d'un été assez remuant passé avec des amis sur la Côte d'Azur dans ma jeunesse. Ma chemise était moitié déboutonnée, et ce n'était pas un mal, de par la température caniculaire affichée par le thermomètre.

Ce jour-là, donc, je rédigeais les pérégrinations d'un inspecteur minutieux, Rodolph W. Golson, et son infernale traque du tueur aux couteaux d'argent d'Elm Street. Une magnifique reconstitution historique dans les rues du Londres du XVIIe siècle. C'était la première fois que je tentais cela et ne doutais pas un instant du résultat. J'avais déjà écrit quelques chapitres, et abordais un moment critique, quand, à l'improviste, la sonnerie du portail d'entrée retentit dans toute la maison.

Bougon, grognon, dérangé dans ma période de travail, je me déplaçais en maugréant jusqu'à l'interphone. Je n'avais jamais engagé de majordome, car je ne me serais plus senti chez moi ici. Ma femme était en voyage au Moyen-Orient avec derrière elle deux journalistes d'un célèbre magazine de mode. J'étais donc seul, et c'était à moi qu'incombait de répondre aux visiteurs. Je pris le combiné et appuyais sur le bouton noir pour être entendu du visiteur.

- Oui ? Puis-je vous être utile ?

L'écran digital de l'interphone s'alluma soudain et apparut un capitaine de brigade en uniforme. Il mâchonnait machinalement un chewing-gum, comme pour donner raison à tous les stéréotypes qui courraient sur le métier... Sur l'instant, je ne percutais pas. J'avais peut-être abusé sur le martini sans m'en rendre compte.

- Police, monsieur Wilder. Nous souhaiterions vous parler. Pouvez-vous nous ouvrir, s'il vous plaît ?

La police ? La police, ici ? Mais qu'est-ce qu'Eva avait bien pu faire, pensai-je immédiatement. Elle m'avait toujours affirmé ne pas toucher à la drogue, et je l'avais cru. Et je la croyais même en cet instant. Jamais elle n'aurait pris de tels risques... mais alors pourquoi ces flics débarquaient-ils ici ? Elle savait pourtant qu'avec les nouveaux systèmes, mieux ne valait plus contourner la loi. Le Système contrôlait tout, vérifiait tout. Le fait que mes romans n'aient jamais rien comporté de politique, ni mis en cause le Système, m'avait évité tout problème, et je ne voyais rien qui eut pu les faire interdire comme certaines oeuvres d'autres auteurs l'avaient été... Et puis, de toute façon, je n'avais pas quitté la maison depuis une semaine. Non, vraiment, j'étais un citoyen parfaitement respectable. Je payais mes impôts, signalait tout individu étrange dans ce quartier de personnalités les plus-pleines-aux-as de la côte. Ce ne pouvait être pour moi ! Je reboutonnai donc ma chemise maladroitement en allant vers le hall d'entrée. Mais, bon dieu, qu'est-ce qu'Eva avait donc bien pu faire ? J'arrivai devant la porte, déposai mes lunettes et mon chapeau sur la commode Louis XV de l'entrée. A moins, que... Etait-il arrivé quelque chose à Eva ? Non, ce serait terrible... Pas à elle ! Non ! Et puis, cela ne tenait pas, on m'aurait téléphoné plutôt qu'envoyer le fourgon de police...

Libérant la chaîne de sûreté, j'ouvris la porte en me demandant à quel point je devais paraître ridicule, avec un bermuda à fleurs et une chemise délavée. Visiblement, ceci ne choqua personne.

Ils étaient quatre : le capitaine de brigade, animant toujours ses mandibules d'un ruminement bovin ; un officier aux lunettes noires et à la gueule d'assassin, qui portait un petit sac plastique noir complètement

opaque ; une minette du genre très coincée avec son petit calepin à la main, le genre typique de secrétaire un peu nunuche que j'aime à caser dans mes romans ; et enfin un autre type, absolument énorme, gras, patibulaire, arrogant et d'aspect particulièrement vulgaire. Ils entrèrent dans le hall d'entrée en silence et s'agglutinèrent tous les quatre les uns sur les autres en plein milieu du passage tandis que je refermais derrière eux.

- Monsieur Wilder, je suis le capitaine de brigade Vitalieni, et voici les officiers Kumble et Rosen, dit l'homme au chewing-gum en désignant d'un geste désinvolte de la main deux de ses collègues. Et voici mon homologue de la Police de Pensée, le major Herman Ruzovatch. Nous souhaiterions vous parler. En effet...
- Bien sûr... Prenez la peine de me suivre, je vous installe dans le salon, on sera plus à l'aise. Souhaitez-vous boire quelque chose ?

Je les menais tout en parlant dans le salon. Un joli arrangement avec canapé, des tentures et des carpettes en peau de bestioles par terre. Des trucs très laids qu'Eva adorait. Planté dans l'entrée de mon living, j'attendais qu'ils me répondent. Mais le sergent Kumble, le jeune officier à la mâchoire plus rectangulaire qu'un pavé, me rétorqua sur un ton impérieux voire sentencieux :

- Ecoutez, Wilder ! Ce serait plutôt à vous de vous asseoir. Nous sommes ici sous le commandement de M. Ruzovatch, dans le cadre d'une enquête criminelle. Vous êtes donc prié de vous poser afin que nous commençons cet interrogatoire dans les plus brefs délais, et ce afin de nous faire gagner du temps à chacun d'entre nous.

Coupé dans mon élan, presque abasourdi, je m'exécutai, sans comprendre. Enquête criminelle ? Interrogatoire ? Là, il y avait quelque chose qui m'échappait... Ou alors c'était une blague ! Une de ces conneries d'émission de télé qui se pointe chez les célébrités pour leur jouer des tours idiots. Non mais, franchement, une enquête criminelle ! Est-ce que j'avais une gueule de tueur en série, franchement ? Et puis, de quoi avait-il parlé ? Un interrogatoire ? Mais ma parole, ce mec divaguait ! Il prenait son uniforme trop au sérieux... S'il c'était un interrogatoire, alors je devais être considéré comme coupable ! Excellent, Coupable, pouffai-je intérieurement. Mais de quoi, bordel ? Ils se payaient ma face ! Nan, ce devait être une farce. Ce ne pouvait qu'être une farce. La télé allait débarquer et tout le monde se foutrait de mon bermuda hawaïen et de ma barbe mal rasée...

- C'est une blague, je suppose ? Enfin... je veux dire, un interrogatoire ? Mais, enfin...
- Je peux vous assurer, monsieur Wilder, que mes collègues et moi nous ne plaisantons absolument pas. Vous êtes dans une situation très embarrassante, monsieur Wilder. Mon supérieur hiérarchique de la Police de la Pensée m'a sommé de vous interroger dans les plus brefs délais, et ce en compagnie des inspecteurs de police ici présents. Je vous demanderai donc toute votre coopération, monsieur Wilder, répondit sur un ton très sérieux le major Ruzovatch.

Je déglutis mal à l'aise. Si ce n'était pas de la télé, alors ce type n'avait vraiment pas l'air amical. En fait, soudain, je n'aimais pas ça du tout. Je n'aimais pas le ton sur lequel il m'avait renvoyé dans les filets. Et puis, zut, la Police de la Pensée ? Mais qu'est-ce que c'était encore que ce truc là ? Il ne fallait plus que je prenne de martini à jeun, me promis-je.

- Bon, euh... Très bien alors, répondis-je, décontenancé. Que se passe t-il exactement ?

Les deux officiers croisèrent les bras en même temps, pas très commodes. Le capitaine Vitalieni ne bougeait pas. Ruzovatch, lui, commença à marcher en long, en large et en travers, sortant un crayon et un petit cahier de sa poche de veste. Il resta un moment silencieux, comme cherchant la façon dont il allait lancer son offensive.

- Bien ! Commençons ! Alors dites-moi, Monsieur Wilder. Connaissez-vous Robert JM Looney ?

Moment de silence. Un ange passe. J'essaie d'analyser ce qu'il vient de me dire. Ca tourne au non-sens, franchement. Mais le mec ne rigole pas, et me regarde d'un air accusateur, presque inquisiteur.

- Je ne vois pas... commençais-je, sidéré par l'incongruité d'une telle question.
- Connaissez-vous Robert JM Looney ? répéta sur un ton non moins pénétrant l'énorme personnage.
- Mais... mais bien sûr que je le connais, enfin ! C'est... c'est le tueur de mon livre, L'Ombre de Central Park. Je... j'avoue que j'ai du mal à vous suivre, inspecteur, lui répondis-je, hébété.
- Major, s'il vous plaît, pas inspecteur, grogna t-il d'un air vexé. Officier Rosen, veuillez noter que l'inculpé a affirmé connaître le dénommé Robert JM Looney.
- Mais bien sûr que je le connais. C'est moi qui l'ai inventé !
- Bien, c'est ce que nous pensions, c'est donc une question de réglée. Maintenant pourriez-vous nous dire également si vous connaissez les dénommés Robert Pinèda, Marylyn Merva Cooper, Marvolo Riderzac, et Marko Van der Lack ?
- Oui, concédai-je, toujours aussi étonné. Ce sont tous des personnages de mes romans ! Pinèda est le héros de La Cave aux trafiquants, Cooper est la tueuse à la faucille du Crime Bucolique, et que sais-je encore, vous en avez cités tellement ! Voilà, c'est ça ? C'est tout ce que vous avez à me demander, savoir si je connais les noms utilisés dans mes romans ?

En fait, ce ne pouvait être qu'une farce, me dis-je. Franchement, ce spectacle était surréaliste ! Il y avait des flics dans mon salon et ils me demandaient si je connaissais les personnages de mes romans. C'était plutôt comique, ça. Si Ruzovatch ne m'avait pas coupé, j'aurais sûrement éclaté de rire. Mais je retrouvai vite mon sérieux, trop vite. Le gaillard ne riait pas, lui. Alors que Vitalieni venait de sortir un Kleenex pour y fourrer son chewing-gum rose plein de salive, Ruzovatch se pencha sur moi, avec un rictus empli d'une menace implicite.

- Ecoute, mon petit gars, t'es pas le premier du genre que je coffre, d'accord ? Je connais mon boulot sur le bout des doigts, et je peux te dire que si tu continues avec tes outrages à agent dans l'exercice de ses fonctions et autres petites facéties arrogantes de racaille qui se croit au-dessus des lois, je t'assure que je n'aurai aucune pitié. Aucune. Alors tu te tiens bien, et tu réponds aux questions qu'on te pose. Point barre, retour à la ligne, question suivante. Connaissez-vous, oui ou non, les gens dont les noms viennent d'être cités, s'il vous plaît, monsieur Wilder ? articula-t-il en pesant lourdement chaque syllabe.

Enfoncé dans mon siège, comme ayant reçu une terrible gifle en pleine figure, une crainte m'envahit petit à petit. Je la sentis naître au plus profond de moi, puis lentement grandir du fond de mon estomac et envahir toute ma poitrine. Bientôt elle atteindrait mes bras et je me mettrais à trembler comme un gosse...

- Oui ! Mais je ne...
- Oui ! Veuillez notez, inspecteur Rosen. L'inculpé a reconnu connaître l'ensemble des personnes présentes sur la liste considérée. Bien, maintenant, nous allons pouvoir avancer. Vous allez donc pouvoir nous donner une explication précise des raisons de leurs agissements.
- ...
- A moins que vous ne réfutiez les faits qui leur sont incriminés ?
- Pardon ?

Je restai bouche bée, puis pris conscience de l'étrange spectacle prenant place autour de moi. Trois flics me toisaient du regard, impassibles, sans la moindre compassion pour le double vainqueur du prix Cunnigham qui ne savait plus où se mettre, assis en bermuda dans le sofa de son salon, interrogé par l'infâme Ruzovatch de la mystérieuse Police de la Pensée.

- Ecoutez, monsieur Wilder, ma patience a des limites. Alors je vais vous mettre les points sur les i, puisqu'il semble que vous ne compreniez pas les choses autrement. Conviez-vous du fait que Robert JM Looney se soit révélé coupable de meurtre sur la personne de Linda Preskovitch, femme de M. Preskovitch, maire de la ville de New York ? Conviez-vous du fait que Robert Pinèda se soit rendu coupable de non-assistance à personne en danger lors du passage à tabac de Mlle Ernestine Bombard, retraitée de son état ? Conviez-vous du fait que Marylyn Merva Cooper ait assassiné son amant le docteur Boldkind à coup de faucille ? Conviez-vous du fait que Marvolo Riderzac a été rendu coupable, et ce devant le tribunal de New Delhi, de meurtre sur la respectable et honorable personne de...

Pour moi, c'en fut trop. Bouillonnant, je sentis la soupape de sécurité s'expulser à des kilomètres de moi sous la révolte et l'exaspération qui m'avaient totalement envahi.

- ASSEZ ! ASSEZ, ASSEZ, ASSEZ ! Mais inspecteur, de quoi me parlez-vous à la fin ? Vous allez tous mes les faire ? Simons et ses six gamins assassinés dans le Grand Lac, Woodward et les prostituées de la XVII^e Avenue ?
- Wilder, vous êtes vraiment peu coopératif, et je peux vous assurer que cela ne jouera pas en votre faveur lors de votre procès. Puisque vous êtes long à la détente, voilà de quoi on parle. Kumble, s'il vous plaît, sortez les pièces à conviction. Quant à vous, Wilder, pour la dernière fois, mon rang est Major, et non Inspecteur. OK ?

Ne réalisant pas même que Ruzovatch venait de prononcer le mot procès – j'étais trop assommé par l'absurdité de la situation - je n'en vis pas moins le jeune baraqué sortir de son sac plastique cinq de mes précédents romans. L'Ombre de Central Park, La Cave aux Trafiquants, Crime Bucolique, La Mort du Brave, et Le Cirque du Crime. Il les lâcha un à un, sur la table en marbre sous mes yeux, avec un bruit qui résonna d'une façon assez lugubre dans la salle. Je me sentis soudain assez stupide. Bêtement, je pris la parole. Je ne me rendais plus compte de ma situation.

- Bah alors, c'est tout ? Vous n'allez pas caser les autres non plus ?
- Bien sûr que non, répondit très professionnellement Ruzovatch. Dans les autres romans, les inculpés sont soit mis en prison, soit abattus par des forces de l'ordre, suite à leurs méfaits.

Nouveau silence. Ubuesque ! Cela devenait ubuesque ! Soudain, la question ultime prit forme dans mon esprit. Je trouvai les mots. Respirant un grand coup, je la sentis remonter le long de mon larynx et de ma gorge avant de l'entendre s'échapper, fort naïvement énoncée :

- Mais... mais de quoi suis-je accusé au juste ?
- Êtes-vous majeur, monsieur Wilder ? questionna patiemment Ruzovatch.
- Oui, répondis-je, ne voyant pas comment réfuter une telle vérité.
- Vous êtes donc responsable devant la loi ?
- Oui, répondis-je, ne voyant pas plus comment réfuter cette seconde réalité.
- Par conséquent vous êtes aussi responsable des actes impunis de vos créations littéraires, musicales ou cinématographiques suite à l'homologation, avant-hier, par le Sénat International du texte de loi 145.14 alinéa 17.b, dont je vous épargnerai la lecture... A moins que vous y teniez, bien sûr !

Il fit une pause. Elle me parut durer une éternité. Et puis je crois qu'à cet instant précis, une partie de ma raison et de mon bon sens me quittèrent définitivement. C'était très bizarre, comme sensation. Il reprit.

- Dans la mesure où les Robert JM Looney, Robert Pinèda, Marylyn Merva Cooper, Marvolo Riderzac, et Marko Van der Lack n'ont pas été jugés ni condamnés ou mis hors d'état de nuire de votre part, alors je me vois dans l'obligation, au nom de la Police de la Pensée, de procéder à votre arrestation. A partir de maintenant, vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu et utilisé contre vous lors de votre procès devant un tribunal populaire.

Ce fut le coup de grâce. Oui, je crois qu'une partie de ma raison avait pris la poudre d'escampette. Secoué par une soudaine crise d'hilarité incontrôlée, je lui répondis aussi sérieusement que je le pu.

- Eh bien faites, monsieur l'inspecteur... ou plutôt Major Ruzovatch. Le temps que vous y êtes, prenez aussi le manuscrit, là-bas sur la terrasse ! J'avais bien l'intention de laisser la liberté et la vie sauve à un jeune voleur des quartiers défavorisés du Londres du XVI^e siècle. Ajoutez cela à mes délits. A moins, bien sûr, qu'il y ait prescription, les faits ayant eu lieu il y quatre siècles ?

Mon propre humour me parut soudain fort comique. Je ris encore plus. Ruzovatch, lui resta une nouvelle fois très professionnel, et d'un claquement de doigts, désigna à Kumble la table en bois sous la véranda avec les feuilles de mon manuscrit, et mon verre de cocktail. Je ne l'avais même pas fini, tiens !

Ruzovatch me passa alors les menottes aux mains, et les accrocha dans mon dos. C'était drôle, car je réalisai soudain que j'avais écrit des dizaines de fois cette scène sans jamais l'avoir vécue. Et voilà que j'avais des menottes, maintenant. C'était vraiment très marrant, en fait. Et très excitant, aussi. J'allais avoir un joli procès, avec des jurés qui pourraient être corrompus par la mafia, comme dans les bons polars. C'était la classe. Il faudrait juste que je m'attribue les droits de mon histoire. Il y avait de l'or en barre là-dedans !

Voilà ! Les mois ont passé, et bien sûr, j'ai eu mon joli procès. Je suis redescendu sur terre, surtout en voyant ma femme Eva en pleurs dans la salle d'audience. J'ai aussi vu tous ces journalistes me mitrailler avec leurs appareils photos. Toujours est-il que j'ai été condamné par un tribunal populaire, comme l'avait prévu Ruzovatch. Si je n'avais pas parlé de mon manuscrit en cours d'écriture, ç'aurait été perpette. Mais voilà, le manuscrit n'étant pas achevé, et le jeune délinquant londonien n'ayant pas été clairement présenté comme sain, sauf, et libre à la fin de l'ouvrage, puisque je ne l'avais pas achevé. Le jury considéra les remarques que j'avais faites à Ruzovatch à ce propos comme un outrage de plus à agent dans l'exercice de ses fonctions. On m'avait pourtant dit que je pouvais garder le silence ! Et de ce fait, de perpette je suis finalement passé à la peine capitale. Mais remarquez, dans un sens je m'y attendais... L'exécution va avoir lieu dans quelques heures, et je ne crois en aucun cas à une grâce divine ou présidentielle de dernière minute. Oui, car il doit bien y avoir, quelque part ici ou là, un autre auteur encore plus torturé d'esprit que moi pour avoir imaginé cette histoire.

Un auteur qui me fera mourir, juste pour ne pas être traîné en justice pour excès de clémence dans son récit. Ce mec là doit être un bel hypocrite, mais il aura eu l'intelligence de comprendre que, pour sa propre sécurité, mieux vaut ne pas laisser les délinquants littéraires en cavale.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.